

VICTORIUS

OU

ROME AU PREMIER TEMPS
DU CHRISTIANISME

par

le R. P. Fr. GAY, S. M.

Nouvelle édition
à partir de l'ancienne 3^{ème} édition

Éditions Saint-Remi
– 2009 –

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le besoin de lire est devenu aujourd'hui presque universel. Autrefois, en dehors des personnes qui par état se trouvaient obligées de vivre dans la société des livres, les désœuvrés étaient presque les seuls qui recouraient à la lecture, pour se distraire ; mais de nos jours, les personnes livrées à un travail habituel trouvent elles-mêmes le temps de lire, afin de se délasser et de satisfaire leur curiosité ou leur besoin de savoir.

On ne se contente plus, comme autrefois les Athéniens, de s'en aller sur la place publique, pour s'enquérir des nouvelles, on va les demander aux journaux et aux revues périodiques, et quand on a lu ces publications ou qu'elles font défaut, c'est aux livres que l'on a recours.

Nous sommes dans un siècle où chacun est avide non seulement de savoir, mais encore d'être ému. Ce besoin, devenu en quelque sorte une passion, n'est pas sans danger pour les individus et les sociétés, car le plus grand nombre des productions littéraires modernes s'est fait le champion de l'immoralité, de la calomnie et du mensonge ; c'est donc un poison réel que ces œuvres présentent habituellement aux intelligences.

Qui pourra apprécier le nombre de leurs victimes ? Hélas ! en présence des désordres sociaux dont nous sommes les témoins, nous savons trop à quel point le mal a perverti les âmes.

Que peuvent et que doivent faire les hommes de bien, pour conjurer le péril social qui résulte de la diffusion des mauvais livres ? Doivent-ils comprimer ce besoin de lire que nous venons de signaler et qui certes ne peut être mis en doute ? cela est impossible. Il faut le subir, et d'ailleurs il n'est pas absolument condamnable en soi. Doivent-ils arrêter la circulation des livres mauvais ? ce serait à désirer. Mais à quelle autorité, à quelles lois recourir pour cela ? Par le fait d'une illusion qui nous prépare les anathèmes de l'avenir, n'en est-on pas venu à décorer du nom de progrès le droit accordé au mal de pervertir, autant qu'il le veut,

les intelligences et les cœurs ? et le libéralisme moderne ne se flatte-t-il pas d'honorer la liberté humaine, en attribuant à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité ?

Les hommes de bien sont donc à peu près paralysés en présence des dévastations opérées par les doctrines fausses et immorales.

Pourtant, il leur reste une ressource : celle de diminuer l'action du mal qui résulte des mauvais livres, en augmentant le nombre des bons. Bien des esprits sérieux et réellement apostoliques ont travaillé et travaillent dans ce sens. N'a-t-on pas vu récemment un illustre cardinal utiliser ses loisirs, en composant l'immortel roman religieux de *Fabiola* ? A sa suite, toute une école s'est formée, en vue de réagir contre les productions littéraires malsaines, et elle a produit plus d'une œuvre de valeur.

Nous avons aujourd'hui des bibliothèques où les familles chrétiennes peuvent pénétrer, sans crainte de rencontrer un seul livre capable d'apporter la moindre erreur à l'esprit et le moindre trouble au cœur.

C'est pour participer à cette œuvre de saine réaction que nous avons essayé de créer un livre destiné à prendre sa place dans ces bibliothèques. Nous y étions poussé d'ailleurs par les plus respectables sollicitations, et nous devons même à l'une d'elles les grandes lignes qui forment le cadre du roman chrétien de Victorius.

Ce livre est, avant tout, une œuvre d'imagination, cependant nous avons scrupuleusement respecté, en l'écrivant, les exigences de l'histoire tant profane qu'ecclésiastique, pour ce qui regarde l'époque à laquelle se place le drame que nous racontons : ce procédé nous semble, de tout point, plus consciencieux et plus conforme aux lois littéraires.

Le lecteur aura donc la satisfaction de trouver la physionomie exacte d'une époque déterminée de l'histoire, en même temps qu'il éprouvera les nobles et pures émotions qui résultent d'un récit où circule la vie chrétienne.

APPROBATION

Cher Père,

Victorius ou Rome aux premiers temps du Christianisme est un bon livre et une bonne œuvre. Je vous bénis d'avoir entrepris celle-ci dans le but d'édifier le lecteur, en le récréant et lui faisant connaître une époque où l'héroïsme chrétien éclate chaque jour en faits sublimes et touchants ; je vous félicite d'avoir écrit celui-là avec une pureté parfaite de style et une connaissance approfondie du siècle et des lieux où se meuvent vos héros.

Je vous prédis, cher Père, un succès complet. Victorius aura une place d'honneur dans toutes les bibliothèques paroissiales, et les mères pieuses aimeront à le mettre entre les mains de leurs enfants. — Bien plus, les héroïques et suaves figures que vous avez créées, et qui se détachent si vivement de l'ensemble, demeureront dans le souvenir du lecteur, Victorius et Paula, par exemple, deviendront des types que tous aimeront, et auxquels beaucoup seront peut-être heureux de ressembler.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à Bordeaux, où votre parole et votre zèle apostolique sont si appréciés, votre livre sera lu avec autant d'empressement que d'utilité.

Je vous remercie, cher Père, de m'avoir fourni l'occasion de faire une si attachante lecture et vous prie de me croire,

Votre tout dévoué et affectionné,
† FERDINAND, cardinal BONNET,
Archevêque de Bordeaux.

CARACTACUS, ROI DES SILURES.

La scène se passe à Rome vers l'an 51 de Jésus-Christ et sous le règne de l'empereur Claude.

Pour satisfaire aux exigences de l'histoire et aux droits de nos lecteurs, nous devons, dès le début de notre récit, tracer en quelques traits le tableau de Rome et de la société romaine à cette époque et essayer le portrait de l'empereur Claude qui, depuis dix ans, occupe le trône des Césars.

Rome, la ville éternelle, ainsi que l'ont proclamée ses oracles, ses historiens et ses pontes, est aujourd'hui bien déchue de sa vieille gloire. Si elle est toujours, et plus que jamais peut-être, le rendez-vous de tous les peuples du monde qu'elle a subjugués, si elle est le centre de la civilisation, de la science et des arts, si ses monuments somptueux témoignent de l'abondance de ses richesses, si ses trophées proclament la gloire de ses armes, si son nom est redouté jusqu'aux dernières limites du monde, elle a dégénéré cependant, et sa splendeur présente présage sa chute prochaine.

Ce n'est plus la Rome fière, indépendante, austère : c'est la Rome humiliée, esclave et corrompue qui se traîne aux pieds de ses Césars, des monstres de cruauté et de corruption, pour la plupart.

Et pourtant, rien ne lui manque de ce qui fait une cité puissante et admirée. Elle a quarante-six mille quartiers de maisons et de palais, quatre cent vingt-deux places publiques, quatre cent soixante-six temples, plusieurs amphithéâtres, deux grands cirques, onze forums, quatorze aqueducs, vingt-quatre larges voies où aboutissent un nombre infini d'autres voies qui la sillonnent en tous sens ; enfin, sa population s'élève au chiffre de cinq millions.

Mais au milieu de toutes ces splendeurs, que de plaies sociales qui font sa honte et la conduisent au trépas ! Au dernier degré de la population, se trouvent les esclaves, caste méprisée en butte à

tous les caprices, à toutes les cruautés du maître ; au-dessus des esclaves viennent les affranchis qui, par la rapine et la délation, sont arrivés à acheter leur liberté, mais ne vivent que d'intrigues et de trahison ; puis le peuple, race indolente et cruelle, qui demande du pain et des plaisirs, réclame les combats de gladiateurs, se soulève contre les patriciens, quand elle n'est pas à leurs pieds pour en recevoir des largesses qui l'assouvissent ; enfin, les patriciens, derniers débris de ces fiers Romains qui maîtrisèrent le monde et qui s'ennuient aujourd'hui, parce qu'ils sont saturés de luxe et de plaisirs, promènent leur indolence au forum, dans les bains, au fond de leurs palais ou dans leurs villas, en attendant que César les fasse tuer pour s'emparer de leurs richesses, si déjà ils ne l'ont prévenu, en se donnant eux-mêmes la mort. Jeunes gens et vieillards, jeunes filles et matrones, tous sont envahis par la même fièvre de corruption, d'ennui et de déshonneur.

Voilà Rome. Voilà la reine du monde. Au milieu de ce troupeau abject, trône l'empereur ; et celui qui règne à l'époque que nous décrivons, c'est le successeur de Caligula, c'est l'imbécile Claude.

Au moment où Caligula, assistant aux jeux qu'il donnait à Rome en l'honneur d'Auguste, succombait sous les coups des conjurés, les prétoriens, toujours dociles aux Césars qui les gorgeaient d'or, découvrirent, dans le palais impérial, un personnage difforme qui s'était caché, pour ne pas être frappé au milieu du tumulte, et ils le proclamèrent empereur. Ce personnage, c'était Tibérius Claudius, frère de Germanicus, oncle de Caligula, âgé de cinquante ans, et qui, jusqu'à ce jour, avait été épargné par son neveu, à cause de sa laideur et de sa stupidité.

Claude était donc empereur des Romains. Mais quelle souveraineté que la sienne ! C'est un assemblage, un mélange de cruautés, d'inepties, de délations, d'empoisonnements, de parricides ; c'est en un mot, tout ce que la perversité humaine aidée de la puissance peut concevoir et accomplir.

Quand on lit dans l'histoire le nom de Claude et celui de son épouse Messaline, on ne peut s'empêcher de frissonner d'horreur et de honte.

Le récit qui va suivre commence, ainsi que nous l'avons annoncé, en l'an 51, c'est-à-dire vers la fin du règne de l'empereur Claude.

Ce jour-là, les habitants de Rome avaient en foule quitté leurs demeures pour se jeter dans toutes les voies de la cité. Ils allaient et venaient, se heurtant ici et là, les uns chantant, les autres vociférant, et attendant avec impatience le commencement de la fête qui leur avait été annoncée.

Une double solennité, en effet, avait attiré au dehors le peuple romain.

L'un des généraux, Ostorius, venait de rentrer à Rome à la tête des légions victorieuses, conduisant à leur suite Caractacus, le roi des Silures, de la Grande-Bretagne, avec sa famille et quelques-uns de ses soldats ; et le peuple était convié au triomphe du vainqueur.

En outre, ce même jour, l'empereur Claude adoptait, au détriment de son propre fils Britannicus, le fils d'Agrippine, sa dernière épouse ; Cnéius, qui prenait en même temps le nom de Claudius Nero, nom que l'histoire lui a conservé en partie par celui de Néron ; et, comme conséquence de son adoption, Néron était fiancé à Octavie, fille de Claude.

Soudoyé par les affranchis de l'ambitieuse Agrippine, qui avait réussi à dominer l'empereur, le peuple s'abandonnait à toutes les démonstrations de sa joie. Satisfait des largesses de la veille et des fêtes du lendemain, il acclamait sur son passage le jeune Néron, qui, du haut de son char, laissait tomber sur lui son regard à la fois doux et fier, tandis que le vieil empereur regardait la foule d'un air terne et imbécile.

Et vraiment, c'était un magnifique spectacle ; Rome seule savait en offrir de semblables à ses habitants.

Il est vrai que, dans la situation morale où ils se trouvaient, les Romains ne pouvaient en supporter d'autres. Ce n'était plus le temps des mœurs austères et des vertus héroïques ; les vrais Romains avaient disparu avec la liberté, et désormais il ne fallait à ce peuple esclave et corrompu que du pain et des plaisirs. Aussi, pour le dominer, les empereurs lui en donnaient-ils à satiété.

Non loin du char impérial, suivait celui d'Ostorius, le général vainqueur. Comme souvenir des traditions de la république, on lui avait accordé les honneurs du triomphe¹. Déjà avaient passé les chariots qui renfermaient le butin pris sur l'ennemi, suivis par les vaincus ; déjà on avait admiré les couronnes d'or offertes par les villes alliées du peuple romain et par les légions, en sorte que le triomphateur avait été précédé par tous les insignes de sa victoire. Aussi, quand il apparut aux regards du peuple enthousiasmé, avec la tunique bordée de palmes et la toge de pourpre à rosaces d'or, portant sur la tête une couronne de laurier et à la main un sceptre d'ivoire surmonté d'une aigle, il y eut comme une immense ovation : Triomphe ! triomphe ! criait-on de toutes parts.

A ses côtés, se tenait le vaincu Caractacus, roi des Silures. Il avait les pieds attachés au char et les mains chargées de lourdes chaînes. Plié sur lui-même, la tête entre les mains, il semblait ne rien voir et ne rien entendre de tout ce qui se passait autour de lui. Pas un tressaillement, pas un frisson... Cet homme, enchaîné et courbé sur le char de triomphe, ressemblait à la statue du désespoir.

— Gloire et triomphe à Ostorius ! Malheur aux vaincus ! criait le peuple en délire.

Au détour de la voie Sacrée, vers le Forum, un Romain ayant saisi la lance d'un soldat, en dirigea la pointe du côté du roi des Silures. Celui-ci, sentant sa chair blessée, se dresse soudain comme un lion ; ses yeux étincellent, ses bras s'écartent pour briser leur chaîne et saisir la lance ; mais le fer résiste à cet effort, et il retombe aux pieds du triomphateur. Toutefois, l'insulteur avait tremblé un instant, et un murmure approbateur s'était fait entendre autour du char, tandis que d'autres redoublaient d'insultes pour le vaincu.

¹ A vrai dire, les triomphes des généraux romains finirent sous l'empire d'Auguste. A partir de cette époque, cet honneur fut exclusivement attribué à l'empereur, parce qu'il était le seul général en chef de la république.

C'est ainsi que le cortège s'acheminait vers le temple de Jupiter-Capitolin où le vainqueur allait déposer une branche de laurier.

Quant à Caractacus, il était destiné, après avoir perdu son royaume, à le voir en partie envahi par une colonie romaine, en partie abandonné à Castimandua, reine des Brigantes, et à aller périr lui-même dans quelque cachot obscur et infect de la grande cité.

Cependant, l'empereur semblait vouloir en décider autrement².

On était rentré au palais impérial. Caractacus, toujours enchaîné, fut conduit à l'empereur et il se présenta sans orgueil, mais avec une dignité toute royale. Debout en présence du vieillard décrépît, dont les vêtements somptueux ne dissimulaient ni la laideur ni la stupidité, il attendit qu'on lui adressât la parole.

— Caractacus, lui dit Claude, je me sens de la clémence pour toi ; quoi qu'on en dise, un empereur n'est pas un tyran. Ton humiliation a cessé ; as-tu maintenant quelque désir à me manifester ?

Et s'adressant à un soldat, il ajouta :

— Qu'on le délivre de ses chaînes !

— Je ne désire rien, avait répondu le roi vaincu.

— Quoi ! rien ? pas même la liberté... pas même le retour dans ta patrie ?

— Ceux que Rome a subjugués ne revoient jamais leur patrie.

— Ta fierté me plaît ; elle a séduit Agrippine elle-même. Veux-tu demeurer l'allié, le fidèle de Rome ?

— Non, je ne puis être l'ami de Rome qui m'a dépouillé, qui a couvert mes enfants de mépris, qui a tué mon épouse. Non ! je ne

² Caractacus, roi des Silures, peuple breton (aujourd'hui pays de Galles), mourut l'an 54 après Jésus-Christ. Il résista neuf ans aux Romains. Le propréteur Ostorius, envoyé par Claude, le battit et prit sa femme, ses enfants et ses frères ; lui-même fut livré par Castimandua, reine des Brigantes (York), dont Claude, en récompense, augmenta les États. Toute la famille vaincue s'humilia devant l'empereur ; Caractacus seul montra une fierté inébranlable qu'admirent Agrippine et Claude. Il fut renvoyé libre et chargé de présents. (Tacite.)

puis être fidèle à Rome, qui, pour me vaincre, a eu recours au parjure et à la trahison. J'aime mieux mourir !

Il y eut, à ces mots, un murmure mêlé d'effroi et d'admiration parmi les affranchis et les courtisans qui entouraient l'empereur ; Agrippine, assise auprès de lui, se leva aussitôt en disant : « C'est bien ! »

Tous ces lâches adulateurs, si peu accoutumés à rencontrer des hommes de cœur, n'avaient pu cependant, en présence de ce roi vaincu mais grand encore, retenir leur admiration.

Claude se trouvait ce jour-là, par hasard, sous l'empire de la clémence ; d'ailleurs, Agrippine, maîtresse de ses volontés, se déterminait en faveur du vaincu et Claude ne pouvait le condamner.

— Si ma mémoire ne me fait pas défaut, Narcisse, dit Claude à son affranchi privilégié, Alexandre de Macédoine eut jadis devant lui un prince vaincu dont il admira la fierté, (Claude se piquait de connaître l'histoire.) C'était, ce me semble, Porus qu'il se nommait.

— Votre Éternité ne se trompe point, répondit Narcisse en s'inclinant.

— Eh bien ! Caractacus, ajouta Claude en s'adressant au roi des Silures, je veux être pour toi ce que fut Alexandre le Grand pour Porus dont tu me parais avoir toute la grandeur d'âme. Retourne auprès de tes sujets et remonte sur ton trône ; dis-leur que les Romains ont parfois du bon, et veuille te souvenir de l'empereur et d'Agrippine.

Une sorte de sourire errait sur les lèvres du vieil empereur facétieux à ses heures.

Caractacus lui répondit aussitôt :

— Ma liberté et mon trône sont sans charmes pour moi, si mes enfants demeurent esclaves. Avec eux la liberté, ou bien l'esclavage et la mort avec eux.

— Ma clémence n'aura pas de limite, Caractacus ; tes enfants te seront rendus, à la condition cependant que tu ne porteras plus les armes contre Rome, et qu'au besoin tu la soutiendras de ton or et de tes soldats.

— César, le roi des Silures peut s'engager à ne point porter les armes contre Rome, mais quant à obliger ses soldats à combattre avec ceux de Rome, il ne le fera jamais ; il faudrait participer à leurs manœuvres déloyales. Il en est temps encore ; tu peux m'envoyer à la mort, à moins que mes conditions ne te plaisent.

— Soit, dit Claude, je n'exige de toi que la première condition du serment, et, pour le serment lui-même, je n'en veux pas d'autre que les paroles que tu viens de prononcer. Ostorius, où sont les otages des Silures ?

— Les fils de Caractacus habitent ma villa, répondit le général romain.

— Caractacus, dit Claude en se levant soutenu par ses affranchis, tu es libre ! Le palais des Césars t'abritera, aussi longtemps qu'il te plaira ; Ostorius conduira tes pas dans Rome, jusqu'au jour où il te plaira de retourner dans la Grande-Bretagne.

Le même soir, un banquet solennel, présidé par Agrippine, fut donné aux membres de la famille impériale et à Caractacus qu'accompagnaient ses enfants. Quant à Claude, il avait été éloigné, pour ne pas rendre les Barbares (c'est ainsi qu'on les appelait) témoins de sa gloutonnerie.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que le roi des Silures et sa famille avaient recouvré leur liberté. Un jeune homme, enveloppé de son pallium³, se présentait à la demeure d'Ostorius et demandait à parler à Caractacus, qui avait préféré la villa du général au palais de l'empereur. Cette villa était située au nord de la ville, et à peu de distance du pont Milvius. C'était un séjour enchanteur où le riche patricien avait prodigué tout ce que le luxe de cette époque avait pu concevoir et produire. C'était un immense jardin où l'on rencontrait çà et là des viviers, des bassins de marbre peuplés de poissons pour la table et les récréations du maître. Auprès du palais entouré de colonnes, s'élevait l'habitation des paons et des rossignols, où des bassins et des jets d'eau maintenaient la fraîcheur ; où, à travers les grillages, la verdure des bois venait réjouir la vue des hôtes. C'est là que, pendant les

³ Manteau romain.

grandes chaleurs, on allait prendre le repas du midi ; la poitrine respirait alors cette fraîcheur que les eaux donnent à l'air ; les yeux se reposaient sur une forêt épaisse et impénétrable au jour ; l'oreille se plaisait au chant du rossignol et au bruit des oiseaux aquatiques s'ébattant dans les canaux.

Le jeune Romain dont nous avons parlé s'avancé, conduit par un esclave. Il ne tarda pas à se trouver en présence de Caractacus, que l'on avait prévenu et qui se tenait sous le portique du palais.

— Roi des Silures, je te salue, dit l'inconnu en s'inclinant. Permits à l'un de tes admirateurs, déjà ton ami, de te féliciter d'avoir échappé à la cruauté des Romains.

— Il me semble te reconnaître. Ne serais-tu point le jeune Flavius Sabinus, vanté dans Rome pour sa probité et sa vertu ?

— Tu l'as dit : je suis Flavius Sabinus ; nous nous sommes rencontrés déjà au milieu d'une assemblée de patriciens, après nous être mesurés ensemble sur le champ de bataille.

— C'est vrai, et il me souvient de ton courage. Mais dans quel but viens-tu visiter un roi vaincu ?

— Je suis venu pour t'adresser une prière.

— Parle, que puis-je pour toi ?

— Tu sais que Rome, voulant récompenser mes services militaires, m'a donné ta fille pour en faire mon esclave ; mais je l'ai traitée en fille de roi, et lui ai rendu tous les honneurs dus à sa naissance...

— Merci, Flavius. Quand tu seras père, tu comprendras quelle est aujourd'hui ma reconnaissance pour toi.

— Eh bien ! roi des Silures, je viens te demander le prix de mes bienfaits.

— Quel est-il ?

— La main de ta fille.

— Y songes-tu, Flavius ? Un Romain épouser la fille d'un barbare et d'un vaincu ?

— Ah ! tu ne sais pas, Caractacus, l'estime que je fais de celle que les jeunes patriciens dédaigneraient, parce qu'elle a été esclave. Oui, je la préfère aux héritières les plus nobles et les plus riches de l'empire, parce que ta fille est encore candide et pure,

parce qu'elle a une âme élevée, tandis que les filles des Romains sont, dès l'enfance, livrées à la plus honteuse corruption. Réfléchis... Flavius Sabinus appartient à l'une des premières familles de Rome. Caligula, qui a décimé les patriciens, n'a pas osé toucher à un Sabinus. Le monstre a eu peur de soulever contre lui une partie du peuple. Si ma proposition ne te déplaît point, sache que tu me rendras le plus heureux des mortels.

— Je ne puis m'opposer à ton bonheur, reprit Caractacus qui n'essayait plus de dissimuler sa joie. J'avais bien rêvé pour mon Ella une alliance avec un roi de la Grande-Bretagne, mais je ne résiste pas à tes sollicitations si nobles et si sincères. Il me semble, d'ailleurs, qu'Ella sera heureuse avec toi. Viens maintenant, et allons ensemble annoncer cette bonne nouvelle à mes deux fils.

Flavius Sabinus et Caractacus entrèrent dans l'intérieur de la villa et trouvèrent clans l'une des salles les deux jeunes gens, examinant les nombreuses statues disposées çà et là.

— Mes enfants, dit Caractacus, je vous présente Flavius Sabinus, le fiancé d'Ella.

Totfrid et Wilfrid (c'est ainsi qu'ils se nommaient) accueillirent ces paroles avec une soudaine immobilité.

S'approchant d'eux, Sabinus leur dit

— Elle a dû vous confier que je l'avais traitée comme un père.

— C'est vrai, répondit Wilfrid, mais j'étais loin de m'attendre à ce qu'un Romain...

— Penses-tu que je sois indigne d'entrer dans ta famille ?

— Oh ! non, Flavius, reprit Totfrid, qui avait eu le temps de revenir de sa première émotion ; tu mérites de devenir notre frère ; ton courage, ta noblesse et ta vertu nous sont connus. Pardonne-nous ce premier moment de surprise ; il n'a rien de blessant pour toi !

— J'espère, dit Caractacus, qu'en acceptant ta main, Ella t'apportera en échange la couronne de candeur et de vertus qui brillait au front de sa mère.

Et le vieillard essayait furtivement une larme qui venait de monter à ses yeux.

Flavius Sabinus répondit à son tour

— Et moi, ô mon père, laisse-moi, dès maintenant, te donner ce nom, d'autant plus que depuis de nombreuses années je suis orphelin, j'espère qu'Ella sera si heureuse d'être mon épouse, qu'elle ne regrettera pas trop de vivre loin du pays où elle est née.

En cet instant, Ella parut, et le Romain surpris se retira aussitôt à deux pas derrière Caractacus. Ella portait dans toute sa physionomie les signes distinctifs des filles du Nord ; mais la pâleur de ses traits, augmentée encore par les douleurs de l'exil et la mort de sa mère, loin de diminuer ses qualités extérieures, leur donnait un charme de plus. Elle s'approcha de son père, lui présenta son front, puis tourna en souriant ses regards du côté de ses frères, qui la regardèrent en silence.

— Ma fille, dit Caractacus en se détournant à demi, connais-tu cet illustre visiteur ?

— C'est un Romain, sans doute, répondit l'enfant avec un accent de dédain mal dissimulé.

— Mais regarde-le ; tu le connais certainement, reprit le vieillard.

Ella leva les yeux, et soudain son front s'éclaira d'un éclat inattendu. Puis s'approchant de Flavius :

— Oh ! oui, je te connais, mon noble maître ; tu as été mon protecteur, presque mon père, depuis le jour où tu me reçus en otage, jusqu'à celui où tu m'as rendue à ma famille. Permits que je t'exprime ma reconnaissance en présence de mon père et de mes frères.

— Il m'est doux, Ella, reprit Flavius, de voir que ton cœur m'a gardé un si heureux souvenir.

— Eh bien ! dit Caractacus, si Flavius Sabinus ne t'est point indifférent, consentirais-tu, Ella, à rentrer dans son palais, non plus comme esclave, mais comme maîtresse souveraine ? Te plairait-il d'être l'épouse de Flavius ?

— Moi !... dit Ella surprise et immobile, moi l'épouse d'un Romain ?...

— Cette proposition sourit à ton père et à tes frères, mon Ella ; ne crains rien ; le Romain qui respecta l'esclave, respectera et aimera l'épouse ; la conduite et la noblesse de ton fiancé m'en

sont un gage. Ma fille, donne ta main à Flavius ; tu lui appartiens désormais.

L'heureuse Ella s'approcha alors du Romain, lui abandonna sa main jusqu'au moment où Flavius, tirant des plis de son vêtement un riche collier de perles, l'eut déposé sur sa tête.

Quelques instants après, il se retirait, le cœur rempli de joie, pendant que le roi des Silures rentrait dans l'intérieur de la villa, suivi de ses enfants.

Dix jours plus tard, le roi Caractacus et ses deux fils, Totfrid et Wilfrid, quittaient Rome, montés sur des chevaux richement harnachés et escortés par quelques soldats romains. A leur tête marchait Flavius Sabinus, qui avait obtenu de l'empereur la faveur d'accompagner les princes du Nord jusqu'aux confins de la Gaule.

Sa jeune épouse, portée en litière, se trouvait au milieu du cortège.

Quand on fut arrivé au terme convenu, Ella, cédant un instant à la douleur de la séparation, versa quelques larmes ; puis, s'étant séparée de son père et de ses frères, revint à Rome avec Flavius Sabinus. Pendant ce temps, les chefs des Silures regagnaient leur royaume d'outre-mer.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| PRÉFACE DE L'AUTEUR | 3 |
| APPROBATION | 5 |
| – I – CARACTACUS, ROI DES SILURES. | 7 |
| – II – FLAVIUS SABINUS | 18 |
| – III – UN MEURTRE DE NERON..... | 26 |
| – IV – UN SYBARITE ROMAIN. | 35 |
| – V – UN PRÊTRE DES CHRÉTIENS..... | 41 |
| – VI – LES CATACOMBES. | 48 |
| – VII – CLEMENS ET DOMITILLA..... | 54 |
| – VIII – VICTORIUS BRITANNICUS..... | 58 |
| – IX – DOMITIEN. | 65 |
| – X – LE DERNIER ROMAIN. | 72 |
| – XI – LE COLISÉE. | 79 |
| – XII – LE NÉOPHYTE. | 88 |
| – XIII – L'ARRESTATION DE PAULA..... | 95 |
| – XIV – LA PRISON DE PAULA..... | 102 |
| – XV – UNE CONSOLANTE PARABOLE..... | 109 |
| – XVI – LE SUPPLICE DE PAULA. | 114 |
| – XVII – LA SÉPULTURE DE PAULA..... | 120 |
| – XVIII – LA FIN DE DOMITIEN..... | 125 |
| – XIX – LA MORT DE CLEMENS ET DE DOMITILLA. | 130 |
| – XX – VICTORIUS BRITANNICUS MARTYR..... | 133 |